

nent à New-York demain ? demanda Trotsky, ils sont venus nous dire au revoir. » Puis, en russe : « Il faut leur préparer quelque chose. »

Quelques minutes de conversation passèrent avant que Trotsky demande sans enthousiasme : « Vous voulez que je lise votre article ? »

— Oui.

— Bien ; nous pouvons aller dans le bureau.

Sans prévenir aucun de ses gardes, Trotsky emmena Jacson dans sa pièce. Natalia se sépara d'eux à la porte et entra dans la cuisine.

Plus tard, alors qu'il était étendu ensanglanté sur le plancher de la salle à manger, Trotsky dit à Natalia que lorsqu'il entra dans la pièce une idée lui traversa l'esprit : « *Cet homme pourrait me tuer.* » Mais il ne fit pas attention à cet avertissement intuitif. En tant que révolutionnaire prolétarien, Trotsky avait tenu sa vie dans ses propres mains durant trop d'années.

Trotsky s'assit à la grande table, parsemée de livres, de journaux et de manuscrits. Près d'un encrier, tout près de sa main, était placé son pistolet automatique, qui avait été huilé et rechargé quelques jours auparavant. Il commença à lire l'article de Jacson. Jacson s'assit derrière, sur la gauche de Trotsky, près de la sonnerie qui aurait déclenché le système d'alarme.

« L'occasion était trop bonne pour la laisser échapper », dit-il par la suite à la police. Je pris le pistolet, Je le levais le plus haut possible. Je fermai les yeux et frappai de toutes mes forces... Aussi longtemps que je vivrai je ne pourrai oublier son cri... »

Trotsky se leva en chancelant de sa chaise, comme l'assassin relevait son arme pour frapper à nouveau. Les chaises furent brisées, les papiers et les livres dispersés, le dictaphone écrasé, du sang répandu sur le bureau, sur les livres, sur les journaux, sur les dernières pages du manuscrit de Trotsky, sur la biographie de Staline.

AURIONS-NOUS PU EMPECHER L'ATTENTAT ?

Le matin, à la maison de Coyoacan, quand je suis à moitié éveillé, il me semble que je peux encore entendre la voix du vieux appelant. Quelquefois il semble qu'il est impatient, comme s'il y avait des tâches gigantesques devant nous, et quelques heures seulement pour les accomplir. Chaque pierre, chaque tournant des sentiers, même l'ombre des pins aux pieds desquels il avait l'habitude de converser avec nous dans le patio est un souvenir poignant, âpre, pénible... Le vieux est partout. Et cependant la maison semble vide, comme une ruine abandonnée depuis longtemps et croulant en poussière.

Aurions-nous pu empêcher cela ?

Lorsque je me sens ainsi — le fardeau intolérable de ce qui aurait pu être — je me souviens de son serrement de main lorsqu'il était étendu sur le plancher.

Je me souviens de ce qu'il disait après avoir échappé à l'attentat du 24 mai : « *Dans la guerre, des accidents sont inévitables, des accidents favorables et défavorables, ça fait partie de la guerre.* »

Je me souviens des mots de Natalia : « Le matin du 20 août, lorsque nous nous levâmes, Léon Davidovich dit : « *Une autre belle journée. Nous sommes encore en vie.* » Il répétait cela tous les matins depuis le 24 mai. »

Trotsky savait que Staline avait décrété sa mort. Il savait que Staline comptait que son assassinat serait perdu dans les événements gigantesques de la deuxième guerre mondiale où des Etats entiers sont balayés de la carte et où le massacre de centaines de milliers d'hommes ne signifie rien de plus qu'un titre bref dans les communiqués quotidiens des champs de bataille. Trotsky savait que, contre les énormes ressources du puissant appareil d'Etat contrôlé par Staline, se dressaient seulement le courage et les moyens malheureusement inappropriés d'une petite poignée de révolutionnaires. Trotsky

savait que tous les avantages tactiques étaient du côté de l'adversaire : le choix du moment, la surprise, la faculté d'attaquer un point fixé avec une série de méthodes variées. Il était virtuellement certain que, avec le temps, tôt ou tard, le hasard de la guerre nous serait défavorable. Trotsky prédisait même que la prochaine attaque aurait lieu lorsque Hitler lancerait sa bataille contre l'Angleterre.

La politique de Trotsky ne fut jamais la politique du désespoir. Il combattait de toute son énergie ; cependant, durant les mois où nous construisions notre « forteresse », je sus à plusieurs reprises qu'il se sentait condamné.

— *Je ne verrai pas la prochaine révolution, me dit-il une fois, c'est pour votre génération.*

Je sentais dans ces mots un profond regret — quelle joie de voir la lutte des classes dans son prochain stade de développement, quelle joie ardente de participer à une autre révolution — quelles perspectives s'ouvraient pour le genre humain dans la prochaine période !

— *Ce n'est plus comme avant, dit-il encore. Nous sommes vieux, nous n'avons pas l'énergie de la nouvelle génération. On devient fatigué... et vieux. C'est pour votre génération, la nouvelle révolution, nous ne la verrons pas.*

Cependant, Trotsky continuait, en dépit du fait qu'il savait que toutes les chances étaient contre sa propre survie. Il combattait contre le temps, forgeant la IV^e Internationale, l'armant avec les idées du bolchevisme.

Chaque jour, dans cette période de guerre mondiale et de luttes fractionnelles, était d'une valeur inestimable pour la nouvelle génération de cadres révolutionnaires. Trotsky le savait mieux que quiconque. Il voulait nous remettre intact l'héritage entier du bolchevisme qu'il avait en garde, même jusqu'au moindre détail. Il savait ce que cet héritage avait coûté, ce qu'il représentait pour nous dans la période qui s'ouvrait devant nous. Le temps était si court !

A partir de septembre 1937, les secrétaires de Trotsky essayèrent d'instituer dans la maison un système selon lequel toute personne qui entrerait serait fouillée pour voir si elle ne cachait pas une arme. Ils tentèrent aussi de faire une règle d'airain selon laquelle Trotsky ne devait jamais parler seul avec qui que ce soit dans son bureau. Trotsky ne put supporter ni l'une ni l'autre de ces règles. Ou nous avons confiance dans les gens et les admettons sans fouille ou nous ne les admettons pas du tout. Il ne pouvait supporter que ses amis soient soumis à la fouille.

Sans aucun doute, il se rendait compte qu'en fin de compte cela n'aurait servi à rien et pouvait même nous donner une fausse sensation de sécurité. Si un agent de la Guépéou parvenait à entrer, il trouverait bien un moyen de défier toute recherche. Trotsky avait des douzaines et des douzaines d'amis au Mexique que les gardes — pour autant qu'il s'agissait de leur vigilance — plaçaient dans la même catégorie générale que Jacson avant l'attentat. Quant à notre seconde proposition selon laquelle il devait toujours y avoir quelqu'un avec lui dans son bureau, elle ne fut jamais non plus effective. Combien de ses hôtes avaient des problèmes personnels à régler et n'auraient pas parlé librement en présence d'un garde ! Quelquefois je restais dans la pièce en m'asseyant, contrairement aux instructions de Trotsky de partir ; mais aussi bien lui que moi ne nous sentions pas à l'aise et il n'aurait jamais permis ce manque de courtoisie de la part de qui que ce soit d'autre. Trotsky était le constructeur d'un parti politique et un travailleur dans le domaine des idées. Il préférait faire confiance à ses amis plutôt que de s'en méfier.

Tous les gardes de Trotsky essayaient de suspecter tout le monde. Trotsky, cependant, ne désirait pas seulement être gardé, mais voulait apprendre par l'exemple à ses gardes quelques-unes des bases fondamentales pour organiser un mouvement politique. La suspicion mutuelle lui semblait une force désintégrant, encore plus dangereuse que la pénétration d'un espion dans l'organisation, d'autant plus que ces suspicions ne servent à rien si l'on a affaire à un pro-